

8  
**SALVATOR ROSA**

**OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES**

**PAR**

**MM. EUGÈNE GRANGÉ ET H. TRIANON**

**MUSIQUE DE M. DUPRATO**

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de  
l'OPÉRA-COMIQUE, le 30 avril 1861



**PARIS**

**MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,**

**RUE VIVIENNE, 2 BIS**

**1861**

**Tous droits réservés**

## Distribution de la pièce

---

SALVATOR ROSA . . . . .	MM. CROSTI.
ANTONIO, son ami . . . . .	WAROT.
CAPUZZI, oncle et tuteur de Lorenza . . . . .	LEMAIRE.
NICOLO, chef d'une troupe de bateleurs . . . . .	NATHAN.
TOMMASO, aubergiste . . . . .	PALIANTI.
BAMBOCCIO, jeune bateleur de la troupe de Nicolo . . . . .	M <sup>lles</sup> LEMERCIER.
LORENZA, nièce et pupille de Capuzzi . . . . .	SAINT-URBAIN.

---

La scène est à Rome, vers 1640.

NOTA. — La mise en scène exacte de cet ouvrage est transcrite et publiée par M. L. PALIANTI.

# SALVATOR ROSA

---

## ACTE PREMIER

La place du Forum, à Rome : à droite, l'auberge de Tommaso, et, sur un plan plus éloigné, la maison de Capuzzi ; à gauche, la baraque de Nicolo, avec des tréteaux pour la parade ; porte masquée par des rideaux, conduisant à l'intérieur de la baraque.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

NICOLO, BAMBOCCIO, BATELEURS, FOULE DE PROMEMEURS DES DEUX SEXES.

(Au lever du rideau, Nicolo, Bamboccio et les bateleurs sont sur les tréteaux. L'un sonne de la trompette, l'autre bat du tambour.)

### INTRODUCTION.

CHŒUR DES BATELEURS.

Approchez, bourgeois de Rome,  
Approchez, entrez chez nous,  
Et, bientôt, vous verrez comme  
Nous vous divertirons tous!

BAMBOCCIO.

Voltige, comédie!...

NICOLO.

Opéra, parodie!

BAMBOCCIO.

Concert et tragédie!

NICOLO.

On voit de tout ici!

BAMBOCCIO.

Sauts de carpe et d'adresse...

NICOLO.

De tremplin, de souplesse...

BAMBOCCIO.

Oui, sauts de toute espèce,  
Vous en verrez aussi!

## SALVATOR ROSA.

NICOLO.

Comptez sur notre zèle !

BAMBOCCIO.

Le plaisir vous appelle...

NICOLO.

Et pour la bagatelle

BAMBOCCIO.

De quatre baiocchi !

ENSEMBLE.

Approchez, bourgeois de Rome,

Approchez, entrez chez nous,

Et, bientôt, vous verrez comme

Nous vous divertirons tous !

(La foule s'éloigne peu à peu avec indifférence et personne n'entre dans la baraque. Les bateleurs descendent de leurs tréteaux et s'avancent en scène d'un air découragé.)

NICOLO.

C'en est fait, on nous délaisse !

Plus de recette et plus d'argent,

Plus rien à mettre sous la dent !

BAMBOCCIO.

J'ai beau battre de la caisse

Pour attirer le chaland,

Le public reste indifférent !

NICOLO.

Et nous n'avons plus rien à mettre sous la dent !

LES BATELEURS.

Ah ! quel guignon ! quelle détresse !

BAMBOCCIO.

Allons, amis, pas de tristesse,

Et prenons notre sort gaiement !

PREMIER COUPLET.

La recette est un problème,

Et, trompés dans notre espoir,

Bien souvent, hors du carême,

Nous jeûnons quand vient le soir !

Mais, alors, faisant trêve

Aux regrets, au chagrin,

Je m'endors... et je rêve

Le repas du lendemain.

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsqu'à Gille, à Scaramouche,

L'hôtelier montre les dents

Et leur dit, d'un air farouche :

« Hors d'ici, vils mécréants ! »

Je m'étends sur la grève

En chantant un refrain ;

Je m'endors... et je rêve

Le palais du lendemain !

NICOLO.

Le lendemain ! c'est bientôt dit ;  
Mais on ne vit pas d'espérance.

Sans argent et sans crédit  
Comment parer à la dépense ?

BAMBOCCIO.

Ce n'était pas comme cela,  
Quand nous avions avec nous Formica !

NICOLO.

Du public, c'était l'idole !

BAMBOCCIO.

Chacun accourait pour le voir !

NICOLO.

Mais, hélas ! il est mort !

BAMBOCCIO.

Dès lors, plus une obole !

Et pour rien nous crions du matin jusqu'au soir !

ENSEMBLE.

Approchez, bourgeois de Rome,

Approchez, entrez chez nous,

Et, bientôt, vous verrez comme

Nous vous divertirons tous !

(Pendant la seconde reprise de l'ensemble, ils courent après quelques passants qui ont paru sur la place, comme pour les inviter à entrer au théâtre. Ceux-ci les repoussent et s'éloignent. Les bateleurs s'appêtent à rentrer dans la baraque ; mais ils s'arrêtent à la voix de Tommaso qui vient de sortir de son hôtellerie.)

## SCÈNE II.

NICOLO, BAMBOCCIO, TOMMASO, BATELEURS.

TOMMASO.

Un instant, père Nicolo !

NICOLO, à part.

Ah ! diable ! l'aubergiste !

BAMBOCCIO, de même.

Un de nos créanciers !

TOMMASO.

Ne vous pressez pas tant de rentrer chez vous.

BAMBOCCIO, venant à lui d'un air ravi.

Eh ! c'est maître Tommaso !

NICOLO.

Le propriétaire de la meilleure hôtellerie de Rome !

BAMBOCCIO.

Renommée pour l'excellence de son macaroni et de son vin d'Orviéto.

TOMMASO.

Moi-même, je venais ..

NICOLO, l'interrompant.

Enchanté de vous voir !

BAMBOCCIO.

La santé est toujours bonne ?

TOMMASO.

Très-bonne, merci !... Je venais pour...

BAMBOCCIO, l'interrompant.

Assister à nos exercices ?

TOMMASO.

Moi ? Par exemple !... Je...

BAMBOCCIO, l'interrompant.

Représentation vraiment extraordinaire !

NICOLO.

*Les Noces de Thétis et de Pélée !*

BAMBOCCIO.

Pantomime nouvelle et à grand spectacle !

TOMMASO.

Morbleu ! je vous dis...

NICOLO, continuant sans l'écouter.

Bamboccio, le plus jeune de la troupe, remplira le rôle de Thétis.

BAMBOCCIO.

Et notre directeur, le célèbre Nicolo, jouera celui d'un triton.

NICOLO.

Entrez ! entrez !

BAMBOCCIO.

Prenez vos billets !

TOUS LES BATELEURS.

On va commencer !

TOMMASO, qui a fait de vains efforts pour se faire entendre.

Ah ça ! m'écouteriez-vous, enfin ?... Il s'agit bien de vos pasquinades ! Je viens pour notre compte.

NICOLO, à part.

Aïe !

BAMBOCCIO, à part.

Il tombe bien !

TOMMASO.

Vous me devez quinze ducats, tant pour nourriture que logement.

NICOLO.

Je ne le nie pas !

BAMBOCCIO, fièrement.

Nous ne sommes pas gens à renier nos dettes.

TOMMASO.

C'est possible ! Mais ça ne suffit pas. Il faudrait encore les payer.

NICOLO.

Que voulez-vous !... Le public déserte notre spectacle.

BAMBOCCIO.

Les beaux-arts sont en décadence.

TOMMASO.

C'est-à-dire que vous n'avez pas d'argent ?

NICOLO.

Hélas ! pas un baiocco !

BAMBOCCIO.

Il n'est que trop vrai !

TOMMASO.

Et vous croyez me payer avec de belles paroles ?

BAMBOCCIO.

On paye comme on peut.

TOMMASO.

Oui-da !... Eh bien, moi, je ne me contente pas de cette monnaie.

NICOLO.

Un peu de patience !

TOMMASO.

Toujours la même chanson.

BAMBOCCIO.

Accordez-nous du temps !

TOMMASO.

Pas un jour de plus ! Et si, ce soir, vous ne m'avez pas soldé, je fais saisir votre baraque.

NICOLO.

Saisir notre baraque !

TOMMASO.

Et je vous fais conduire en prison !

TOUS.

En prison !

BAMBOCCIO.

Miséricorde !

ENSEMBLE.

TOMMASO.

En prison ! en prison !  
 Oui, je suis las d'attendre,  
 Je ne veux rien entendre ;  
 Payez vite, ou sinon,  
 En prison ! en prison !

LES BATELEURS.

En prison ! en prison !  
 Ah ! daignez nous entendre !  
 Daignez encore attendre !  
 De nous que ferait-on  
 En prison, en prison ?

## SCÈNE III.

LES MÊMES, SALVATOR, en costume de voyage un peu délabré, une guitare sur le dos, son bagage d'artiste sous le bras et la rapière au côté.

SALVATOR, s'avancant.

Qu'est-ce donc ? pourquoi ce tapage ?

TOMMASO.

Hein ! que nous veut cet étranger ?

NICOLO.

Eh ! mais, je connais ce visage !

BAMBOCCIO.

C'est un ancien ami !...

SALVATOR, gaiement.

De retour de voyage,

Et qui vient pour vous protéger.

C'est mon goût, mon usage,

Et j'arrive toujours au moment du danger !

LES BATELEURS.

Quel bonheur !... Pour nous, plus de danger !

SALVATOR, à Tommaso.

Parlez ! Pourquoi cette querelle ?

Que vous ont fait ces braves gens ?

TOMMASO.

Ils me doivent...

SALVATOR.

Bagatelle !

TOMMASO.

Depuis longtemps...

SALVATOR.

Bagatelle !

TOMMASO.

Quinze ducats !

SALVATOR.

Bagatelle !

TOMMASO.

Bagatelle ! bagatelle !

Je trouve vos airs plaisants !

SALVATOR.

Eh ! oui, c'est une bagatelle,

Et je répons pour eux.

TOMMASO.

Vous avez de l'argent ?

SALVATOR.

Moi ? Pas un sou vaillant.

Mais vous n'y perdrez rien, agréable aubergiste,  
Je suis riche de gloire, et je paye... en artiste.



TOMMASO.

Comment?

SALVATOR, le plaçant.  
Mettez-vous là!

Dans un instant on vous paîra.

TOMMASO.

Mais, permettez...

SALVATOR.

Soyez, tranquille!

TOMMASO.

Je veux savoir...

BAMBOCCIO, le retenant.

Fixe ! immobile !

SALVATOR.

Et souriez!

(Tommaso fait une horrible grimace.)

Bien!... m'y voilà!

(Il s'assied sur le tambour que Bamboccio a été chercher, et dessine sur son genou en regardant Tommaso.)

Cheveux crépus...

BAMBOCCIO, regardant Tommaso.

Et grande bouche...

SALVATOR.

Le nez camard...

NICOLO.

L'œil un peu louche...

SALVATOR.

Menton pointu...

BAMBOCCIO.

L'air d'une souche.

TOUS ENSEMBLE, riant.

Ah! ah! ah! ah!

C'est bien cela!

TOMMASO.

Quoi!... mon portrait?...

BAMBOCCIO.

Il est frappant!

SALVATOR.

Ce sera fait dans un instant.

BAMBOCCIO.

Cheveux crépus...

SALVATOR.

Énorme bouche...

NICOLO.

Le nez camard...

SALVATOR.

Le regard louche...

BAMBOCCIO.

Menton crochu...

SALVATOR.

L'air d'une souche.

## SALVATOR ROSA.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah!  
C'est bien cela!

SALVATOR.

Et signé : Salvator Rosa.

TOMMASO.

Salvator Rosa!

(Prenant le portrait.)

Ah! c'est charmant! c'est magnifique!  
Je le pendrai dans ma boutique,  
Et chez moi la foule accourra.

ENSEMBLE.

SALVATOR ET LES BATELEURS.

Cheveux crépus, énorme bouche,  
Le nez camard, le regard louche,  
Menton crochu, l'air d'une souche.

Ah! ah! ah! ah!  
C'est bien cela!

TOMMASO, joyeux, regardant le dessin.

C'est mon regard, quoique un peu louche,  
C'est bien mon nez, c'est bien ma bouche,  
Le beau talent! la belle touche!

Ah! ah! ah! ah!  
C'est bien cela!

SALVATOR.

Maintenant, pour fêter le jour qui nous rassemble,  
Qu'on apporte du vin!

BAMBOCCIO.

Et nous, un gai refrain!

SALVATOR.

Celui que nous chantons ensemble  
Sous le beau ciel napolitain!

TOUS.

Écoutons son refrain!

(On apporte du vin, des verres, une table.)

SALVATOR.

PREMIER COUPLET.

Sans regrets et sans envie,  
Le gai bateleur,  
Au hasard livre sa vie  
Comme au vent la fleur.  
A lui l'air et l'espace!  
Il vit au jour le jour,  
Des braves de la place,  
Des faveurs de l'amour.

Ah! ah!

Quittant sans cesse  
Ville ou maîtresse,  
Libre et content,  
Sans lourd bagage,

Dans son voyage

Il va chantant :

Tra la, la, la, la, tra la, la, la, la.

Quel sort vaut celui-là ?

LE CHOEUR.

Tra la, la, la, la, tra la, la, la, la,

Quel sort vaut celui-là ?

SALVATOR.

DEUXIÈME COUPLET.

De misère et de folie

Le ciel l'a doté :

Sa seule arme est la saillie,

Son bien, la gaité.

Chaque jour, au spectacle,

Des triomphes nouveaux ;

Du peuple il est l'oracle,

Et le roi des tréteaux.

Ah ! ah !

On le couronne,

Lorsque résonne

Son tambourin ;

Et la fillette

Tout bas répète

Son gai refrain :

Tra la, la, la, la, tra la, la, la, la,

Quel sort vaut celui-là ?

CHOEUR.

Tra la, la, la, la, tra la, la, la, la,

Quel sort vaut celui-là ?

(On boit ; puis les bateleurs rentrent dans la baraque, et Tommaso rentre chez lui en emportant le dessin d'un air triomphant.)

## SCÈNE IV.

SALVATOR, NICOLO, BAMBOCCIO, assis à table à la porte de l'hôtellerie.

SALVATOR.

Eh bien, mes amis, il paraît que la chanson n'a pas toujours raison, et que vos affaires ne sont pas florissantes ?

NICOLO.

C'est vrai, le métier ne va plus.

BAMBOCCIO.

Depuis que nous avons perdu notre acteur à recettes...

NICOLO.

Le grand, l'illustre Formica.

SALVATOR.

Comment ! il est parti ?

BAMBOCCIO.

Oui... pour l'autre monde.

Mort!... Oh! diable! Et de quoi donc?

SALVATOR.

NICOLO.

D'indigestion.

BAMBOCCIO.

Un genre de mort que nous ne connaissons jamais!

SALVATOR, riant.

Heureusement pour vous... car, après tout, c'est une vilaine fin.

BAMBOCCIO.

Oui, mais c'est un joli commencement.

SALVATOR, riant.

Ce pauvre Bamboccio! toujours gourmand!

BAMBOCCIO, soupirant.

Et affamé!

SALVATOR.

Allons, consolez-vous, la vogue reviendra.

NICOLO.

Et toi, qu'as-tu fait? Qu'es-tu devenu?

SALVATOR.

Moi? J'ai voyagé: j'ai visité Gènes, Lucques, Florence, étudiant les maîtres, courant après la Renommée, la Fortune, deux fugitives déesses que, nous autres artistes, nous n'attrapons guère... qu'en peinture.

NICOLO.

Et tu reviens à Rome?

SALVATOR.

Tenter de nouveau la chance, et retrouver...

NICOLO, vivement.

Une maîtresse?

SALVATOR.

Une maîtresse!... Est-ce que ça se retrouve?... Un ami.

BAMBOCCIO.

Un ami?

SALVATOR.

Antonio, mon compagnon et mon élève.

NICOLO.

Tiens! Et depuis quand?

BAMBOCCIO.

Vous ne nous avez jamais parlé de lui...

SALVATOR.

Ah! c'est qu'il s'agit d'une triste histoire... d'un souvenir que je voudrais oublier.

NICOLO.

Un souvenir?

SALVATOR.

Il y a dix ans, un soir, au moment où l'angélus sonnait à Saint-Pierre, je sortais d'un tripot la tête échauffée par le jeu et le vin. Je heurte un passant, un inconnu. Il m'appelle

maladroit, je le traite d'insolent. — Aussitôt nous mettons flamberge au vent et je tue mon adversaire. Quelques jours après, jugez de mes regrets, de mes remords, j'apprends que celui que j'avais tué laissait un fils encore enfant dont il était le seul appui...

BAMBOCCIO.

Antonio ?

SALVATOR.

Oui, mes amis, Antonio... Ce n'était plus une faute, c'était un crime que j'avais commis... et je résolus de le réparer autant qu'il était en moi. Je devins le soutien, l'ami, presque le père de l'enfant que j'avais fait orphelin.

NICOLO.

Ah ! c'est bien, c'est très-bien, cela !

BAMBOCCIO.

Et Antonio ignore que c'est vous ?...

SALVATOR.

Et il l'ignorera toujours, je l'espère. Et là-dessus, camarades, un dernier verre !

BAMBOCCIO.

Vous partez déjà ?

SALVATOR.

Pour me rendre à mon atelier de la place Navone ; car j'ai hâte de revoir et d'embrasser Antonio. (Élevant son verre.) A votre prospérité !

NICOLO.

Et à ta fortune !

SALVATOR.

Merci !

NICOLO.

Et maintenant, nous te laissons.

BAMBOCCIO.

Voici l'heure du dîner... Allons faire la sieste. (Bamboccio et Nicolo rentrent dans la baraque.)

## SCÈNE V.

SALVATOR, seul.

La Fortune !... J'espérais la rencontrer pendant mon voyage, et je reviens un peu plus gueux que je n'étais en partant. Bah ! Eloignons les tristes pensées, et en route !... (Il va pour sortir et se heurte avec un jeune homme qui vient d'entrer et contemple les fenêtres de la maison de droite.)

## SCÈNE VI.

SALVATOR, ANTONIO.

SALVATOR.

Maladroit !

ANTONIO.

Insolent ! (Ils portent tous deux la main à leur épée, puis se regardent et poussent un cri de surprise.)

SALVATOR.

Antonio!

ANTONIO.

Salvator!...

SALVATOR.

Et moi qui allais te chercher querelle!... Mais embrasse-moi donc ! (Il le serre dans ses bras.)

ANTONIO.

Toi ici... de retour!... Et depuis quand?...

SALVATOR.

J'arrive... et je me disposais à me rendre à votre demeure.

ANTONIO.

Moi, mon ami, je venais jeter un dernier regard sur cette fenêtre, et, de là, j'allais me précipiter dans le Tibre.

SALVATOR.

Hein!... que dis-tu? Qu'est-ce que c'est que ces idées-là? Et pourquoi? que t'est-il arrivé?

ANTONIO.

Je suis amoureux.

SALVATOR.

Parbleu! je m'en doute bien. Mais ce n'est pas une raison pour... Moi aussi, je suis amoureux!

ANTONIO.

Toi?

SALVATOR.

Et, de plus, amoureux sans espoir... d'une jeune fille que j'ai connue à Florence... dans un couvent où j'avais été appelé pour peindre une madone... et dont la tête charmante m'a servi de modèle... Mais songer à me tuer?... Allons donc! Quelle folie!

ANTONIO.

Ah! c'est que tu n'aimes pas autant que moi!... tu n'es pas aussi malheureux!

SALVATOR.

Qu'en sais-tu? Je suis séparé de celle que j'aime. Rappelée par sa famille, elle a quitté tout à coup Florence... et, depuis, malgré mes efforts... j'ignore ce qu'elle est devenue. Tandis que toi, du moins, tu sais où est ta belle... ce qui établit déjà un avantage.

ANTONIO.

Faible avantage!... puisque, je te le répète, je ne puis la voir, lui parler.

SALVATOR.

Qui t'en empêche?

Son tuteur.  
ANTONIO.

Comment ?  
SALVATOR.

ANTONIO.  
C'est la nièce et la pupille d'un riche bourgeois, méfiant et hargneux comme une duègue, qui la tient enfermée, qui veille sans cesse sur elle.

SALVATOR.  
Le dragon des Hespérides !... Tant mieux ! nous enlèverons la toison d'Or.

ANTONIO.  
Impossible !

SALVATOR.  
Laisse donc !... Rien n'est impossible à l'amour. La jeune fille t'aime-t-elle ?

ANTONIO.  
Je n'en sais rien... je l'espère. C'est ici, à Rome, que je l'ai aperçue pour la première fois... et, à sa vue, je sentis que mon cœur lui appartenait. Chaque jour, je la suivais à l'église, à la promenade... où elle se rendait en compagnie de son tuteur... Par malheur, celui-ci remarqua aussi mes assiduités... et, depuis ce temps, elle ne sort plus... il la tient prisonnière... Je ne puis plus ni la voir, ni lui parler... Aussi, dans mon désespoir, ne pouvant supporter la vie sans elle... j'avais résolu...

SALVATOR.  
De te noyer?... Allons donc !... mauvais moyen !... (Montrant la maison à droite.) C'est là qu'elle demeure ?

ANTONIO.  
Oui.

SALVATOR.  
Eh bien, nous allons attirer la belle à ce balcon, et vous pourrez échanger quelques paroles.

ANTONIO.  
Mais comment ?

SALVATOR.  
En lui donnant une sérénade... Moyen vieux, usé, mais qui a toujours réussi avec les femmes. Allons, commence !

ANTONIO.  
Et que vais-je chanter ?

SALVATOR.  
La première chose venue... Cette mélodie de ma composition : « Vivre près de celle qu'on adore. » Parbleu ! Tu dois la connaître... elle court les rues...

ANTONIO.  
Soit !... M'y voici. (Il chante. Salvator l'accompagne sur la guitare.)

## PREMIER COUPLET.

Loin de toi le chagrin me dévore,  
 Et ma plainte importune les cieux.  
 Pour calmer mes tourments, je ne veux, je n'implore,  
 Je ne veux qu'un regard, doux rayon de tes yeux.  
 Être près de celle qu'on adore,  
 Pour le cœur,  
 N'est-ce pas le bonheur?

## REPRISE A DEUX VOIX.

Pour le cœur,  
 N'est-ce pas le bonheur?

ANTONIO.

## DEUXIÈME COUPLET.

Loin de toi ma tristesse est extrême,  
 Sous le ciel, plus de fleurs, plus d'amour!  
 Et ta voix, doux trésor, et ta voix, bien suprême,  
 Ta voix seule me rend et la vie et le jour.  
 Être près de celui que l'on aime,  
 Pour le cœur,  
 N'est-ce pas le bonheur?

## REPRISE A DEUX VOIX.

Pour le cœur  
 N'est-ce pas le bonheur?

CAPUZZI, dans l'intérieur de la maison.

Eh bien!... eh bien! qu'est-ce que j'entends là?...

ANTONIO.

Ciel!

CAPUZZI, en dehors.

Quel est le drôle qui se permet?...

ANTONIO.

C'est la voix de l'oncle!

CAPUZZI, de même.

Ah! pendard!... je vais t'apprendre!... (Un accès de toux l'arrête.)

ANTONIO.

Le voici!... je me salue! (Il s'esquive par le fond à gauche.)

SALVATOR.

Et moi, je l'attends de pied ferme!

## SCÈNE VII.

SALVATOR, CAPUZZI.

CAPUZZI, sortant de chez lui en toussant.

Ils me feront crever!... Le diable soit des chanteurs de romances et des racleurs de guitare qui viennent sous les bal-



cons pour troubler le repos des honnêtes gens et enjôler le cœur des filles! (Apercevant Salvator.) Que vois-je!

SALVATOR, s'approchant et saluant.

Eh! mais... c'est le seigneur Capuzzi!

CAPUZZI.

C'est ce fou de Salvator Rosa!... Vous voilà de retour à Rome?

SALVATOR.

Depuis une heure.

CAPUZZI.

Quoi! c'est vous qui chantiez sur cette place?

SALVATOR.

Oui, pour me distraire, pour passer le temps.

CAPUZZI.

Voyez un peu! J'aurais parié que c'était encore ce petit Antonio.

SALVATOR, jouant l'ignorance.

Antonio!... Qu'est-ce que cela?

CAPUZZI.

Un jeune artiste sans sou ni maille, qui se permet depuis quelque temps de venir soupirer sous les fenêtres de ma nièce.

SALVATOR.

Quelle audace!

CAPUZZI.

J'ai bien sur elle d'autres vues, ma foi!

SALVATOR.

Ah! vraiment?

CAPUZZI.

Je n'ai qu'à choisir parmi les plus riches partis.

SALVATOR.

Je vous crois. Un homme aussi considérable que le seigneur Capuzzi ne saurait être embarrassé pour marier sa nièce.

CAPUZZI.

Sans doute.

SALVATOR.

Après ça, peut-être aime-t-elle cet Antonio?

CAPUZZI.

Lui?... cet obscur barbouilleur?... Il faudrait qu'elle eût le cœur bien bas.

SALVATOR, à part.

Impertinent!

CAPUZZI.

Mais laissons ce sujet; et puisque je vous rencontre de nouveau, parlons donc de notre ancienne affaire... Ce petit marché que je vous avais proposé avant votre départ.

SALVATOR.

Quel marché?

CAPUZZI.

Comment! vous ne vous rappelez pas?... Cette proposition de vous débarrasser de votre collection de tableaux.

SALVATOR, hésitant.

Vendre ma collection!...

CAPUZZI.

Pourquoi non ?

SALVATOR, à part.

Ah! tu nous refuses ta nièce et tu convoites mes tableaux!... Attends un peu ! je vais m'amuser à tes dépens.

DUO.

CAPUZZI.

De votre galerie,  
Je l'avouerai, messer,  
Je me sens grande envie,  
Si ce n'est pas trop cher!

SALVATOR.

Oui, cette galerie  
Vous conviendrait, c'est clair,  
Si Votre Seigneurie  
Ne la payait pas cher!

CAPUZZI.

J'estime assez votre peinture.

SALVATOR, raillant.

C'est trop d'honneur, je vous assure.

CAPUZZI.

Elle a du bon, sans compliment.

SALVATOR.

Vous me flattez... énormément.

CAPUZZI.

Et si le prix est raisonnable,  
Je puis avec vous m'arranger.

SALVATOR.

Je tiens à vous être agréable,  
Et je prétends vous obliger.

ENSEMBLE.

De cette galerie, etc.

Oui, cette galerie, etc.

CAPUZZI.

Voyons, combien en voulez-vous?

SALVATOR.

Combien j'en veux ?

(A part.)

Amusons-nous!

(Haut.)

Tenez, je veux être modeste,  
Mille ducats!

CAPUZZI.

Ah! peste!

Mille ducats!

SALVATOR.

Je le soutien,

Deux mille ducats, c'est pour rien!

CAPUZZI.

Mais, d'abord, vous disiez mille.

SALVATOR.

C'est par erreur, en ce cas,

Car c'est trois mille ducats.

CAPUZZI.

Comment! trois mille ducats!

SALVATOR.

Marchander est inutile,

Et jamais je ne rabats.

ENSEMBLE.

CAPUZZI, à part.

Ah! maudit homme!

Il fait toujours

Monter la somme ;

C'est hors de cours !

Bâclons l'affaire,

Où le corsaire,

De ce train-là,

Me ruinera!

SALVATOR, à part.

Ah! le pauvre homme!

Faisons toujours

Monter la somme

Et notre cours!

A cette affaire,

Le vieux corsaire,

De ce train-là,

Renoncera!

CAPUZZI.

Oui, terminons, sans plus attendre!

(A Salvator.)

Voyons, tâchons de nous entendre !

Vous disiez?

SALVATOR.

Cinq mille ducats.

CAPUZZI.

Cinq mille ! Ah! bonté divine!

Le malheureux veut mon trépas!

SALVATOR.

Décidez-vous !

CAPUZZI.

Il m'assassine!

SALVATOR.

Au juste, six mille ducats !

CAPUZZI.

Arrêtez!... c'est chose faite ;  
 Pour six mille ducats  
 C'est convenu, j'achète.

SALVATOR.

Eh bien, moi, je ne vends pas !

REPRISE ENSEMBLE.

Ah ! maudit homme ! etc.

Ah ! le pauvre homme ! etc.

(Antonio reparait et écoute à l'écart.)

SALVATOR.

Oui, tenez, décidément je les garde.

CAPUZZI.

Le diable vous emporte !

SALVATOR.

Parlons d'autre chose... de cet Antonio, par exemple...

CAPUZZI.

Ah ça ! vous le connaissez donc ?

SALVATOR.

Moi ? Pas du tout ! Mais les amoureux m'ont toujours intéressé.

CAPUZZI, avec ironie.

Vraiment ! (A part.) Il le connaît, c'est clair ! (Haut.) Eh bien, qu'il s'avise de rôder encore autour de ma maison ! Au surplus, j'y vais mettre bon ordre et me presser de faire un choix.

SALVATOR.

Hein ! comment ?

CAPUZZI.

Dès aujourd'hui, je veux que l'affaire soit conclue, et demain ma nièce sera mariée.

SALVATOR.

Demain!...

CAPUZZI, d'un air narquois.

Si, par hasard, vous rencontriez notre bel Adonis, annoncez-lui cela de ma part.

SALVATOR.

Mais... permettez...

CAPUZZI.

Serviteur!... (Il rentre chez lui et referme la porte.)

SALVATOR, interdit.

Nous voilà bien !

## SCÈNE VIII.

SALVATOR, ANTONIO, s'approchant.

ANTONIO.  
Grand Dieu!... qu'a-t-il dit?...

SALVATOR.  
C'est toi!...

ANTONIO.  
Oui, j'étais là, j'écoutais... Ah! mon ami, tout est perdu pour moi.

SALVATOR.  
Allons, du courage!... calme-toi!

ANTONIO.  
Que je me calme!... Mais songe donc que c'est demain...

SALVATOR.  
Aujourd'hui nous reste... Et nous trouverons peut-être un moyen d'empêcher ce mariage.

ANTONIO.  
L'empêcher!...

SALVATOR.  
Oui, morbleu!... Quand je devrais pour cela enlever la fiancée.

ANTONIO.  
L'enlever! et comment?

SALVATOR.  
Je n'en sais rien encore; mais je réfléchirai, je trouverai un expédient!

NICOLO, dans la baraque.  
Allons, Bamboccio, fais ce que je te dis!

SALVATOR.  
Ces bateleurs!... Eh! mais, quelle idée!... Oui, oui... l'attrait du spectacle, la curiosité naturelle aux jeunes filles... et, à la faveur de la foule, en faisant naître une occasion...

ANTONIO.  
Comment!... Que veux-tu dire?

SALVATOR.  
Laisse-moi faire!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, NICOLO et BANBOCCIO sortant de la baraque.

NICOLO, à Bamboccio.  
Allons, ne raisonne pas... et dépêche-toi d'obéir!

BAMBOCCIO.

Mais, patron, à quoi bon faire une annonce, puisqu'il ne vient personne ?

NICOLO.

C'est égal, essayons toujours.

SALVATOR.

Écoutez-moi, vous autres.

NICOLO, s'approchant.

Tiens!... tu es encore là ?...

SALVATOR, à Bamboccio.

Prends ton tambour; (A Nicolo.) toi, ta trompette!... et allez proclamer dans la ville que le seigneur Formica donne ce soir une représentation.

NICOLO.

Comment ! Formica ?

BAMBOCCIO.

Mais il est défunt !

SALVATOR.

Je le ressuscite !... Faites ce que je vous dis.

NICOLO.

Mais pourtant, explique-moi...

SALVATOR.

Ah çà ! voulez-vous une bonne recette, oui ou non ?

NICOLO.

Oui.

BAMBOCCIO.

Une bonne recette, c'est un bon souper.

SALVATOR.

Alors, partez!... Je réponds de tout. Toi, Antonio, confiance et bon espoir!... (Il entre dans la baraque.)

## SCÈNE X.

ANTONIO, seul.

Que veut-il faire ? et quel peut être son dessein ? Quelque folie, quelque extravagance qui ne nous mènera à rien de bon ! Enfin, j'ai promis d'attendre... attendons ! (En ce moment, on entend dans l'éloignement le tambour et la trompette des bateleurs. Antonio remonte et regarde.) Les voilà dans le Corso, occupés à faire leur annonce... la foule les entoure... elle grossit à chaque instant... (Ritournelle du chœur suivant allant crescendo.) Ils reviennent!... Ils se dirigent de ce côté ! (En effet, on voit entrer les curieux dont le nombre augmente progressivement, et qui accourent de tous les côtés.)

## SCÈNE XI.

ANTONIO, SPECTATEURS, puis NICOLO et BAMBOCCIO.

FINALE.

CHŒUR.

Quelle nouvelle  
On nous révèle !  
Quoi! Formica  
Ce soir jouera!  
Ce paradiste  
Et grand artiste  
Qu'on disait mort,  
Il vit encore!  
Ah! qu'il s'empresse  
Ah! qu'il paraisse  
Pour nous ravir,  
Nous divertir!

BAMBOCCIO et NICOLO, entrant.

L'heureuse chance  
Déjà commence.  
Oui, j'en conçois le doux espoir,  
Grande recette  
Pour nous s'apprête ;  
Nous souperons enfin ce soir!  
Allons, trompettes et tambours,  
Sonnez, battez, battez toujours!

CHŒUR.

Allons, allons, que l'on commence!

BAMBOCCIO.

Encore un peu de patience!

CHŒUR.

Formica! Formica!

BAMBOCCIO.

Il viendra.

CHŒUR.

Ah! quel plaisir, ah! quelle ivresse  
De le revoir, de l'applaudir!

BAMBOCCIO.

Oui, comptez sur ma promesse,  
A l'instant, il va venir.

CHŒUR.

Quelle nouvelle! etc.

CHŒUR, criant.

Formica! Formica!

NICOLO, sortant de la baraque, suivi de bateleurs.

Le voilà!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, SALVATOR, en costume de parade et la figure couverte d'un masque.

SALVATOR.

RÉCITATIF.

Oui, mes amis, me voilà!  
Ainsi que le phénix, je renais de ma cendre;  
Et vous allez entendre  
Le rival de Covielle et de Pulcinella!

Air :

A mon aspect, cité romaine,  
Avec bonheur, incline-toi!  
Du monde entier Dieu te fit reine,  
Mais le plaisir m'a fait ton roi!  
(A la foule.)  
Par mes lazzis charmant la ville,  
Je pourrais, de mes traits malins,  
Le sot, le fat et l'imbécile.  
Les grands seigneurs et les vilains.  
Approchez, noble assistance,  
Mon savoir vous charmera,  
Et je vous promets d'avance  
Que chacun m'applaudira.  
Ma vogue est sans pareille  
Comme improvisateur;  
Enfin, je fais merveille  
Dans l'emploi de chanteur.  
S'il le faut, de Colombine  
Prenant

La voix argentine,  
Je roucoule en minaudant :

VOIX DE FEMME.

« O bonheur extrême!

« Oui, c'est moi qu'il aime! »

VOIX NATURELLE.

Voulez-vous entendre encor,  
L'air que lui chante Lindor?...

VOIX DE TÉNOR.

« Idole de mon âme,

« Ah! réponds à ma flamme! »

VOIX NATURELLE.

Mais soudain le vieux Cassandre,  
A ses pieds vient le surprendre.

VOIX DE BASSE.

« Ah! qu'ai-je vu!

« Qu'ai-je entendu! »



VOIX DE FEMME.

« Pitié! pitié, mon père! »

BASSE.

« J'étouffe de colère! »

TÉNOR.

« Je tombe à vos genoux! »

BASSE.

« Redoutez mon courroux! »

SOPRANO.

« Grâce!... »

BASSE.

« Non! non!

« Point de pardon! »

LE CHOEUR.

Ah! vraiment, c'est charmant!

Rien n'est plus étonnant!

SALVATOR.

Approchez, noble assistance,

Mon savoir vous charmera,

Et je suis certain d'avance

Que chacun m'applaudira!

LE CHOEUR.

Bravo!...

Bravissimo!...

Viva

Formica!...

(Ici, Capuzzi sort de chez lui avec Lorenza, le visage couvert d'un voile.)

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CAPUZZI et LORENZA.

LORENZA, à Capuzzi.

Venez donc!... j'entends la musique.

ANTONIO, à part, derrière la foule.

C'est elle!... la voilà!

SALVATOR, bas.

Va-t-en!... Et bon espoir!...

(Antonio s'éloigne.)

CAPUZZI, à Lorenza.

Ah ça! quelle mouche te pique?...

(Montrant le balcon.)

De chez toi, ne pouvais-tu voir?...

LORENZA.

J'entendrai mieux sur cette place.

Toujours rester à la maison,

Comme en prison,

En vérité, cela me lasse!

CAPUZZI.

C'est bien, voyons, ne pleure pas!

Baisse ton voile.... et prends mon bras!

## SALVATOR ROSA.

SALVATOR, bas aux bateleurs.  
Tenez-vous prêts!... Observez bien!

BAMBOCCIO.

Comptez sur nous!

LES BATELEURS.

Ne craignez rien!

(Roulement de tambour, musique de parade. La foule se range en demi-cercle. Salvator s'élançe sur les tréteaux.)

SALVATOR, sur les tréteaux.

De notre nouvelle parade,  
Je vais vous conter le sujet :  
Il s'agit d'un tuteur maussade,  
Quinteux, hargneux, hête et mal fait.

LE CHŒUR

Ah! c'est parfait!

CAPUZZI.

Pauvre sujet!...

SALVATOR.

Cet animal des plus grotesques,  
Ventru, pansu comme un tonneau,  
Affecte des airs pédantesques  
Et se nomme Capuccino.

LE CHŒUR, riant et regardant Capuzzi.  
Capuccino!

CAPUZZI.

Eh! mais, quelle audace insigne!  
C'est moi, je crois, qu'il désigne!

LE CHŒUR.

Silence donc!...

CAPUZZI.

C'est une horreur!

LE CHŒUR.

A bas! à bas l'interrupteur!

SALVATOR.

La pupille est tenue en cage,  
Et, pour elle, le vieux grigou  
Cherche un époux à son image,  
Autrement dit, un sapajou.

LE CHŒUR, riant.

Un sapajou!

CAPUZZI, furieux.

Un sapajou!

SALVATOR.

Mais en vain il fait sentinelle,  
Un jeune et gentil cavalier  
Enlève enfin la tourterelle  
A la barbe de son géolier.

CHŒUR.

Il enlève la tourterelle  
A la barbe de son géolier.

CAPUZZI.

Ah! c'en est trop!... vil histrion,  
Tu vas périr sous le bâton!

(Il s'élançe la canne levée sur Salvator, et une lutte s'engage entre eux.)

LE CHOEUR.

Grand Dieu! quel tapage!  
Pour un badinage,  
Voyez donc la rage  
De ce furieux!  
Il veut tout pourfendre,  
Et, par cet esclandre,  
Vient, hélas! suspendre  
Nos ébats joyeux!

(Salvator et Capuzzi, tout en luttant, ont disparu derrière les rideaux de la baraque. La foule s'approche pour regarder dans l'intérieur.)

LORENZA.

Hélas! quelle horrible querelle!  
Je sens une frayeur mortelle!...

CAPUZZI, dans la barque.

Ah! pendard!... ah! brigand!

NICOLO, bas à Bamboccio.

Pour enlever la belle,  
Profitons du moment.

(La voyant chanceler.)

Ah! diable!... elle perd connaissance!

BAMBOCCIO, gaiement.

Tant mieux!... car cela nous dispense,  
D'obtenir son consentement.

(Ils emportent Lorenza évanouie, et disparaissent par le fond à gauche.)

LE CHOEUR, riant et regardant la baraque.

Ah! ah! ah!

CAPUZZI, revenant en se rajustant.

Ah! le brigand!... J'étouffe!

(Regardant autour de lui.)

Eh bien, que signifie?...

Où donc est ma n'èce?...

LE CHOEUR.

Partie!...

On vient de l'enlever.

ANTONIO, qui vient de réparaître.

Qu'entends-je!

CAPUZZI.

O trahison!

Mais du traître, du coupable,

A l'instant j'aurai raison.

(Montrant Antonio à des gardes qui viennent d'entrer, attirés par le bruit.)

Qu'on arrête ce misérable!

ANTONIO.

Ah! ciel! m'arrêter!...

## SALVATOR ROSA.

SALVATOR, sortant de la baraque, l'épée à la main.  
Halte-là!...

Pour te défendre, nous voilà!  
Une bataille, c'est charmant!  
Me voici dans mon élément!

## ENSEMBLE.

SALVATOR ET LES BATELEURS.

A nous le tapage!  
Bataille et carnage!  
Défions leur rage  
Et fondons sur eux! ..  
Dût-on les pourfendre,  
Il faut le défendre,  
Il faut le reprendre  
A ces furieux!

CAPUZZI.

Ah! malgré leur rage,  
Je saurai, je gage,  
Punir cet outrage,  
Ce rapt odieux!...  
Oui, sans plus attendre,  
S'ils peuvent le prendre,  
Je veux faire pendre  
Le traître en ces lieux!

ANTONIO.

L'amour qui m'engage  
Double mon courage,  
Je brave la rage  
De ces furieux!  
Au cœur le plus tendre,  
Quand je puis prétendre,  
Je saurai défendre  
Des droits précieux!

LE CHOEUR.

Grand Dieu! quel tapage!  
Quels cris! quel carnage!  
Voyez donc la rage  
De ces furieux!  
Ils vont tout pourfendre,  
Et, par cet esclandre,  
Ils viennent suspendre  
Nos ébats joyeux!...

(Mêlée, tumulte. — Le rideau baisse.)

# ACTE DEUXIÈME

L'atelier de Salvator Rosa.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LORENZA, seule, étendue dans un fauteuil, sans mouvement, et les yeux fermés.

(Le jour commence à baisser. On entend au loin les cloches sonnant l'angélus.)

CHOEUR DE JEUNES FILLES, en dehors.

C'est l'angélus  
Qui nous appelle  
A la chapelle,  
A l'orémus !  
Voici l'heure sainte  
Où la cloche tinte,  
C'est l'angélus !

(Pendant le chœur, Lorenza est revenue peu à peu de son évanouissement. Elle promène autour d'elle des regards étonnés.)

LORENZA.

DÉCITATIF.

O ciel!... est-ce un prodige?...  
J'ose à peine en croire mes yeux !  
Ces objets inconnus, cette demeure... où suis-je ?  
Et qui m'a conduite en ces lieux?...

CANTABILE.

Par le sommeil j'étais bercée ;  
L'asile saint de mes beaux jours  
S'offrait en songe à ma pensée,  
Avec l'objet de mes amours.  
L'oiseau chantait sous la feuillée...  
Mais un éclair soudain brilla ;  
La peur, hélas ! m'a réveillée,  
Et mon doux rêve s'envola !

(Regardant autour d'elle avec inquiétude.)  
A quel destin dois-je m'attendre?...  
Qui me retient en son pouvoir ?

Hélas!... Je tremble de l'apprendre,  
Je tremble de ne rien savoir.

ALLEGRO.

Ah! la crainte ici m'agite!  
Je me sens mourir de peur!  
Ah! déjà mon cœur palpite  
Et de trouble et de frayeur!  
Allons, de mon âme inquiète,  
Tâchons de vaincre enfin l'effroi;  
Tout bas une voix me répète :  
« Ne tremble plus! Rassure-toi! »  
Au sein de cet asile  
Tout est calme et riant;  
Ce séjour est tranquille  
Et n'a rien d'effrayant,  
Non, rien!... Et cependant...  
Ah! la crainte ici m'agite!... etc.

## SCÈNE II.

LORENZA, BAMBOCCIO et NICOLO, entrant par la droite et se montrant Lorenza,

BAMBOCCIO, bas.

Eh! mais, voyez donc, elle est revenue de son évanouissement.

NICOLO.

C'est bon!...reste tranquille!... ne va pas faire des sottises!

BAMBOCCIO.

N'ayez donc pas peur, père Nicolo!... on sait se conduire avec les dames.

LORENZA, effrayée en les voyant.

Ah!

NICOLO.

Ne craignez rien, signora, c'est nous.

BAMBOCCIO.

Ce n'est que nous.

LORENZA.

Vous?

BAMBOCCIO.

Comment!... vous ne nous reconnaissez pas?... Bamboccio, le petit Bamboccio qui bat de la caisse... et maître Nicolo, le directeur de la troupe.

LORENZA.

Quoi!... ces bateleurs de la place?...

NICOLO.

Nous-mêmes, signora,.. pour vous servir.

BAMBOCCIO.

C'est nous qui avons eu l'honneur de vous enlever.

LORENZA.

Que dites-vous?...

NICOLO.

Au fait, c'est juste, vous ne savez rien.

BAMBOCCIO.

Vous étiez évanouie, et quand on est évanoui...

LORENZA.

Enlevée!... Oui... oui... je me souviens à présent...

BAMBOCCIO.

Oh! mais, rassurez-vous!... ça n'est pas pour notre compte... malheureusement.

LORENZA.

Et chez qui suis-je?... Où m'avez-vous amenée?...

NICOLO.

Chez un artiste célèbre, un peintre de talent.

LORENZA, à part.

Antonio!... Quoi! c'est lui qui aurait osé?...

BAMBOCCIO.

Il nous a donné l'ordre de vous conduire ici...

NICOLO.

Et dans un instant, sans doute, vous allez le voir.

LORENZA.

O ciel!...

TRIO.

Je veux partir! ..

NICOLO.

Comment! partir?

BAMBOCCIO.

Comment! partir?

LORENZA.

Sans réfléchir.

NICOLO.

Sans réfléchir?

BAMBOCCIO.

Sans réfléchir?

LORENZA.

Mon seul désir...

NICOLO.

Votre désir?...

BAMBOCCIO.

Votre désir?...

LORENZA.

Est de m'enfuir!...

NICOLO.

De vous enfuir?...

BAMBOCCIO.

De vous enfuir?

## SALVATOR ROSA.

ENSEMBLE.

BAMBOCCIO ET NICOLO, à part.

Ah! quel tracas!

Quel embarras!

Et Salvator qui ne vient pas!

LORENZA.

Je tremble, hélas!

Guidez mes pas!

Ah! par pitié, ne tardez pas!

NICOLO.

Songez donc à la destinée

Que vous réserve un vieux jaloux!

BAMBOCCIO.

Voulez-vous donc, infortunée,

Gémir encor sous les verrous?

NICOLO.

Pour vaincre votre résistance,

Faut-il tomber à vos genoux?

BAMBOCCIO.

Et déployer mon éloquence?...

NICOLO ET BAMBOCCIO.

Enfin, parlez!... Que voulez-vous?..

LORENZA.

« Je veux partir.

NICOLO.

Comment! partir?...

BAMBOCCIO.

Toujours partir?

LORENZA.

Sans réfléchir.

NICOLO.

Sans réfléchir?...

BAMBOCCIO.

Sans réfléchir?

LORENZA.

Mon seul désir...

NICOLO.

Votre désir?...

BAMBOCCIO.

Votre désir?...

LORENZA.

Est de m'enfuir.

NICOLO.

De vous enfuir?

BAMBOCCIO.

De vous enfuir?

ENSEMBLE.

NICOLO ET BAMBOCCIO.

Ah! quel tracas!

Quel embarras!



Et Salvator qui ne vient pas!

LORENZA.

Je tremble, hélas!

Guidez mes pas!

Ah! par pitié, ne tardez pas!

NICOLO.

Un mot de grâce!...

BAMBOCCIO.

Un mot encore!

LORENZA.

Non, non! c'est trop tarder déjà!

NICOLO.

Pour un amant qui vous adore.

LORENZA.

Non, non!

(Elle remonte.)

BAMBOCCIO.

Pour Salvator Rosa!

LORENZA, s'arrêtant et avec émotion.

Salvator Rosa!

Qu'ai-je entendu? Quoi! c'est lui-même?...

BAMBOCCIO.

Qui vous a fait conduire ici.

LORENZA.

Il est à Rome?

NICOLO.

Eh! vraiment, oui!

LORENZA.

Il va venir?

BAMBOCCIO.

Eh! vraiment, oui!

LORENZA, à part.

Pour moi, quelle surprise extrême!

PREMIER COUPLET.

Il va venir

Et constant et fidèle!

Quel souvenir

Cet instant me rappelle!

Il va venir!

DEUXIÈME COUPLET.

Il va venir!

Après les jours d'absence,

Dois-je bannir

De son cœur l'espérance?

Il va venir!

NICOLO, l'observant, et bas à Bamboccio.

Elle paraît moins décidée.

BAMBOCCIO, bas.

Je crois qu'elle a changé d'idée.

## SALVATOR ROSA.

NICOLO, à Lorenza, avec malice.  
Eh bien, j'attends...

BAMBOCCIO, de même.  
Eh bien, j'attends...

NICOLO ET BAMBOCCIO, ensemble, lui indiquant la porte.  
Allons, et sans perdre de temps...

BAMBOCCIO.

Il faut partir...

NICOLO.

Il faut partir...

LORENZA, indécise.

Eh quoi!... partir?

BAMBOCCIO.

Sans ré échir...

NICOLO.

Sans réfléchir!

LORENZA.

Sans réfléchir?

BAMBOCCIO.

Il va venir.

NICOLO.

Il va venir.

LORENZA, émue.

Il va venir!...

BAMBOCCIO.

Il faut le fuir!...

NICOLO.

Il faut le fuir!

LORENZA.

Qui, moi? le fuir?...

ENSEMBLE.

BAMBOCCIO ET NICOLO, à part.

Quel embarras!

J'en ris tout bas,

Car elle hésite et ne part pas!

La belle ne part pas.

LORENZA.

Quel trouble, hélas!

Quel embarras!

Mais c'est égal! je ne pars pas!

Non, non! je ne pars pas!

## SCÈNE III.

LES MÊMES, SALVATOR.

SALVATOR, à part.

Impossible de rejoindre Antonio! (Il pose son manteau et son chapeau sur un siège au fond.)

LORENZA, à part.

C'est lui!

NICOLO, bas, et s'approchant de Salvator.

Elle est là...

BAMBOCCIO, de même.

Elle vous attend !

SALVATOR.

Il suffit !... Laissez-moi ! (Nicolo et Bamboccio sortent par la droite)

SCÈNE IV.

SALVATOR, LORENZA.

LORENZA, à part, sur le devant de la scène.

Ah ! comme le cœur me bat !

SALVATOR, à part.

Allons, il faut la rassurer. (il s'approche.) Signora!...

LORENZA.

Salvator, je... (Elle se retourne vers lui.)

SALVATOR, la reconnaissant, et avec joie.

Que vois-je !... Lorenza !... Vous !... vous ici ?...

LORENZA.

Sans doute. Ne le saviez-vous pas ?

SALVATOR, à part, avec trouble.

Quoi ! cette femme qu'il aime... c'est elle !... Elle que j'aime aussi !

LORENZA.

Mais pourquoi cette surprise en me voyant ? N'est-ce pas vous qui m'avez fait conduire ici ?

SALVATOR, embarrassé.

Oui... oui... certainement, c'est moi. (A part, avec dépit.) Et pour lui !... pour un autre !... (Haut.) Ah ! pardonnez... mais l'émotion... la joie de me retrouver près de vous... de vous que j'ai tant cherchée, de vous que je n'espérais plus revoir !

LORENZA.

Hélas ! ni moi... Je croyais que vous m'aviez oubliée...

SALVATOR.

Vous oublier ?... Ah ! votre souvenir, votre image étaient sans cesse présents à mon cœur.

LORENZA, à part.

Et moi qui l'accusais !... qui doutais de son amour !

SALVATOR.

Mais vous, songiez-vous quelquefois à moi ?

LORENZA.

Et pourquoi le nierais-je ?... Oui, bien souvent, je l'avoue, je pensais à Florence, à ces moments passés près de vous, au couvent...

SALVATOR, avec joie...

Il se pourrait !

LORENZA.

Mais je m'efforçais de combattre et d'éloigner ces souvenirs... Je me disais : « Pourquoi songer à lui ?... Sans doute, il m'oublie au milieu de ses triomphes, de sa gloire... »

SALVATOR.

Ah ! je comprends !... et, me croyant coupable d'indifférence, d'oubli, peut-être votre cœur s'est-il cru dégagé de ses serments... peut-être un autre amour...

LORENZA.

Je vous dirai tout !... Un jeune homme, un artiste de cette ville, depuis quelque temps, m'adresse ses hommages...

SALVATOR.

Et ce jeune homme, vous l'aimez ?

LORENZA.

Mon cœur, du moins, avait été touché de ses soins, de sa tendresse. (vivement.) Ah ! mais, puis-je songer à lui, maintenant que je vous ai revu, maintenant que je sais que vous m'aimez toujours ?

SALVATOR.

Lorenza !... chère Loreuza !... (il tombe à ses pieds et couvre ses mains de baisers.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTONIO.

ANTONIO, entrant par le fond.

Que vois-je ?...

LORENZA.

Ciel !... quelqu'un !... (Elle sort vivement par la gauche.)

## SCÈNE VI.

ANTONIO, SALVATOR.

SALVATOR, à part.

Antonio !... Ah ! malheureux ! je l'avais oublié !

DUO.

ANTONIO.

D'amitié fidèle  
Voilà ce modèle !...  
Tu m'offrais ton zèle,  
Et tu me trahis !

SALVATOR.

Consens à m'entendre !...

ANTONIO.

Et que puis-je entendre ?...

SALVATOR.

Laisse-moi t'apprendre...

ANTONIO.

J'en ai trop appris!  
 D'amitié fidèle  
 Voilà ce modèle !  
 Tu m'offrais ton zèle,  
 Et tu me trahis !...

SALVATOR, avec noblesse.

A sa loi si belle,  
 Mon âme est fidèle ;  
 C'est le sort rebelle  
 Qui seul te trahit !...

ANTONIO.

Ah ! tais-toi, perfide !

SALVATOR.

Moi !... ta seule égide !...

ANTONIO, avec mépris.

L'amitié, ton guide !...

SALVATOR.

Oui, je te l'ai dit :  
 A sa loi si belle,  
 Mon âme est fidèle ;  
 C'est le sort rebelle  
 Qui seul te trahit !

ANTONIO.

Ah ! c'en est trop !... D'une telle ironie  
 Je veux avoir raison !

SALVATOR.

Que dis-tu ?

ANTONIO.

De vous deux

Je prétends me venger ! A l'instant, dans ces lieux,  
 Il faut nous battre.

SALVATOR.

O ciel !...

ANTONIO.

C'est ma plus chère envie :

Tu m'as pris mon bonheur, prends donc aussi ma vie

SALVATOR.

Arrête !... arrête, malheureux !

(A part.)

A ce penser, mon cœur se serre ;  
 Cruels remords !... fatal regret !  
 Après avoir frappé son père,  
 Ma main encor l'immolerait !...

ANTONIO, à part.

Ah ! de mes jours douce chimère,  
 D'un tendre amour rêve secret.  
 En vous perdant, oui, ma colère  
 Doit être égale à mon regret !...

## SALVATOR ROSA.

SALVATOR.

Écoute-moi !...

ANTONIO.

Peine inutile !

SALVATOR.

Apprends enfin...

ANTONIO.

Discours futile !

SALVATOR.

Quoi ! mes efforts...

ANTONIO.

Sont superflus !

SALVATOR.

Mon amitié...

ANTONIO.

Je n'y crois plus !

Jusqu'à la fin remplis ta tâche...

SALVATOR.

Jamais !... jamais !...

ANTONIO.

As-tu donc peur ?...

Le cœur d'un fourbe est toujours lâche !

SALVATOR.

Ah ! c'en est trop, crains ma fureur !

ENSEMBLE.

SALVATOR.

C'en est fait, cet outrage  
 A brisé nos liens,  
 Et j'immole à ma rage  
 Ou mes jours ou les tiens !  
 Le courroux me transporte ;  
 Ton aveugle fureur  
 Me décide et l'emporte  
 Sur le cri de mon cœur.

ANTONIO.

C'en est fait, ton outrage  
 A brisé nos liens,  
 Et j'immole à ma rage  
 Ou tes jours ou les miens !  
 Le courroux me transporte,  
 Et ma juste fureur  
 Me décide et l'emporte  
 Sur le cri de mon cœur !

(Tirant son épée.)

A l'instant même défends-toi !

SALVATOR, tirant la sienne.

Oui, mon honneur m'en fait la loi !...

Défends-toi !...

REPRISE.

SALVATOR.

C'en est fait, cet outrage, etc.

ANTONIO.

C'en est fait, ton outrage, etc.

(Ils se mettent en garde; mais, en se voyant en face d'Antonio, Salvator tressaille, comme frappé d'un souvenir terrible, jette loin de lui son épée et tombe accablé sur un fauteuil. Au même instant, la porte du fond s'ouvre brusquement, et Capuzzi paraît.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAPUZZI.

CAPUZZI.

Antonio !... Je le tiens enfin !...

ANTONIO.

Capuzzi!

CAPUZZI, saisissant Antonio à la gorge.

Ah! scélérat!... rends-moi ma nièce!...

ANTONIO.

Votre nièce?

CAPUZZI.

Oui, ma nièce, que tu as enlevée et qui est ici, j'en suis certain.

ANTONIO.

Eh! ce n'est pas à moi qu'il faut la demander, mais à Salvator. (il montre Salvator.)

CAPUZZI.

A Salvator?

ANTONIO.

A lui, à ce perfide qui me trahit et qui l'aime.

CAPUZZI.

Est-il possible!

ANTONIO.

Mais je le tuerai, si le ciel est juste...

CAPUZZI.

Hein?... Comment?

ANTONIO, s'approchant de Salvator.

Au Transtévère, demain... au point du jour... je vous attendrai!

CAPUZZI, suivant Antonio.

Mais permettez!... permettez!...

ANTONIO.

Laissez-moi!... (il sort vivement par le fond et referme la porte.)

## SCÈNE VIII.

CAPUZZI, SALVATOR ; il s'est laissé tomber sur son siège  
et demeure pensif, et comme étranger à ce qui se passe.

CAPUZZI, à part.

Le tuer!... lui, Salvator Rosa?... Non pas, s'il vous plaît!... cela ne ferait pas mon compte... Ah! Salvator aime notre nièce!... ah!... il nous l'enlève!... C'est un coup de fortune!... Vous épouserez ma nièce, maître Salvator, vous l'épouserez... et j'aurai vos tableaux sans déboursier un sou... c'est double bénéfique!... Attention!

SALVATOR, à part, se levant et se promenant avec agitation.

Me battre avec lui!... Oh! jamais, jamais!

CAPUZZI, à part, suivant Salvator et affectant une grande indignation.

Enlever Lorenza... la joie, le bonheur de mes vieux jours!...

SALVATOR, continuant à marcher, et à lui-même.

Lui qui est presque mon fils!...

CAPUZZI, le suivant toujours.

Me l'enlever!... sans reculer devant l'horrible scandale qui devait en rejaillir sur mes cheveux blancs!...

SALVATOR, à part.

Lui dont j'ai tué le père!...

CAPUZZI.

Ah! jeune homme! ça n'est pas gentil!

SALVATOR, à part.

Et j'irais lui disputer le cœur de Lorenza!... Oh! non, non! Et, quoi qu'il doive m'en coûter, je... (Se rencontrant nez à nez avec Capuzzi, et brusquement.) Hein?... Que voulez-vous?... que faites-vous ici?... Parlez vite!... je ne suis pas d'humeur patiente en ce moment!

CAPUZZI, faisant un soubresaut et à part.

Ce que je veux?... Il est charmant! (Haut.) Parbleu! je viens vous redemander Lorenza, ma nièce.

SALVATOR, revenant à lui-même.

Ah! pardon... pardon, seigneur Capuzzi!... J'étais tellement préoccupé...

CAPUZZI, sévèrement.

Je le conçois... on le serait à moins... et je devrais, sur-le-champ, vous livrer aux rigueurs de la justice, vous et les complices de ce rapt.

SALVATOR.

Permettez...

CAPUZZI, changeant de ton ; s'asseyant et faisant asseoir Salvator auprès de lui.

Mais... je suis bonhomme au fond... J'ai connu les emportements de la jeunesse... les orages des passions... il me répugnerait de désunir deux cœurs formés l'un pour l'autre.



SALVATOR, très-surpris.

Comment!... vous consentiriez?...

CAPUZZI, avec bonhomie.

Eh! mon Dieu!... qu'est-ce que je veux, après tout? Le bonheur de ma nièce. Et, pour tout dire enfin, pour vous prouver l'estime, l'affection que j'ai pour vous...

SALVATOR.

Eh bien, honnête Capuzzi?...

CAPUZZI, se levant et prenant le bras de Salvator, à part.

Ne nous livrons pas encore! (Haut.) Eh bien!... si vous m'offriez un mari pour Lorenza...

SALVATOR.

Achevez!...

CAPUZZI.

Je serais capable de le prendre de votre main, les yeux fermés.

SALVATOR.

Vraiment!... vous le prendriez? (A part.) Ah! le bonheur d'Antonio est assuré!... (Haut.) Vous me le promettez?...

CAPUZZI.

A une petite condition, cependant...

SALVATOR.

Ah! il y a une condition?... Laquelle?

CAPUZZI.

Ce cher Salvator!... J'ai toujours prédit qu'il deviendrait quelque chose.

SALVATOR.

Voyez-vous cela!... (A part.) Vieux renard!

CAPUZZI.

Que lui manque-t-il pour être à sa véritable place?... Des prôneurs, des admirateurs sincères, des amis bien posés.

SALVATOR.

Mais cette condition?

CAPUZZI.

Ah! si vos tableaux étaient en bonnes mains... Chez quelque Mécène dans mon genre!...

SALVATOR.

Mais, enfin, cette condition?

CAPUZZI.

Ah! cette condition!... Eh bien, cher maître, c'est qu'en échange de mon consentement à ce mariage, vous donnerez à Lorenza... ou plutôt, à moi, son oncle et son tuteur naturel, (Indiquant du geste les tableaux.) ces quelques toiles... Vous hésitez?

SALVATOR.

Non, non, je n'hésite pas. (A part.) A toi, Antonio, encore ce sacrifice! (Haut.) J'accepte!

CAPUZZI.

Ainsi, c'est convenu, j'ai votre parole?

SALVATOR.

Et moi la vôtre?... Le mari que je vous présenterai, qu'il soit riche ou pauvre, artiste ou gentilhomme, vous vous engagez à l'accepter?

CAPUZZI.

Je m'y engage. (Il lui tend la main.)

SALVATOR.

Et maintenant, seigneur Capuzzi, je vais chercher votre nièce. (Il va à la porte de gauche.)

CAPUZZI, le suivant.

N'oubliez pas nos conventions!

SALVATOR.

Et vous, votre promesse.

CAPUZZI.

Non... non, allez!... Soyez tranquille! (Salvator sort par la gauche.)

## SCÈNE IX

CAPUZZI, seul.

A merveille!... Je viens de conclure un marché d'or!... Salvator, longtemps méconnu comme tous les hommes de génie, est enfin apprécié à sa juste valeur... On admire, on s'arrache des ouvrages... il est même question pour lui, à la cour de Rome, d'un titre, d'une dignité!... Quelle gloire, quel avantage pour moi de posséder ces chefs-d'œuvre.. et de pouvoir dire en les montrant : « C'est de mon neveu... c'est de lui... c'est de nous!... »

COUPLETS.

I

Comme tuteur,  
Comme amateur,  
Je trouve là mon avantage.  
Je rends heureux  
Un amoureux,  
Et ses tableaux sont mon partage.  
On me bénit,  
On m'enrichit,  
Pour moi vraiment c'est tout profit.  
La bonne affaire,  
D'être, tout en gardant mon or,  
Propriétaire  
De ce trésor!

II

Un tel neveu,  
 Comblant mon vœu,  
 Va m'illustrer par son mérite ;  
 C'est un renom  
 Pour ma maison,  
 Et, grâce à lui, chacun me cite.  
 J'entends d'ici :  
 « De qui ceci ?...  
 — C'est du neveu de Capuzzi ! »  
 Peut-être aussi,  
 Parfois, ceux-ci  
 Diront-ils : « C'est de Capuzzi ! »  
 La bonne affaire  
 D'être, tout en gardant mon or,  
 Propriétaire  
 D'un tel trésor !

SCÈNE X.

CAPUZZI, SALVATOR et LORENZA.

Venez, signora, venez!... Votre oncle vous attend !

LORENZA, courant à Capuzzi.

Ah ! mon oncle !

CAPUZZI.

La... la... calme-toi!... J'ai tout appris... et j'ai tout pardonné.

LORENZA.

Comment?... que dites-vous ?

CAPUZZI.

Mais ce que Salvator lui-même a dû déjà t'apprendre.

LORENZA.

Mais non, il ne m'a rien dit.

SALVATOR, à part.

Je n'ai pas eu ce courage.

CAPUZZI.

En vérité?... Eh bien, apprends donc une heureuse nouvelle : je consens à t'unir à celui qui t'aime, à ratifier le choix de maître Salvator.

LORENZA.

Vraiment?... Et ce choix ?

CAPUZZI.

Eh ! parbleu!.. ce choix n'est pas douteux !

SALVATOR, étonné et à part.

Que dit-il ?

LORENZA.

Enfin... mon oncle, ce mari ?...

CAPUZZI.

C'est un artiste de talent... qui ne saurait manquer de devenir célèbre... En un mot, c'est...

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, BAMBOCCIO et NICOLO, accourant par le fond.

BAMBOCCIO ET NICOLO.

Salvator!... Salvator!...

SALVATOR, brusquement.

Eh bien... que voulez-vous?

NICOLO.

Excellente nouvelle!

CAPUZZI, à part.

Ah! diable!... sauraient-ils déjà?...

BAMBOCCIO.

La chance a tourné.

SALVATOR.

Comment? que signifie?...

NICOLO.

Ça signifie qu'après avoir longtemps méconnu votre mérite, votre génie, on vous porte enfin au pinacle.

SALVATOR.

Moi?...

NICOLO.

Vos travaux sont l'objet de l'admiration générale...

BAMBOCCIO.

Enfin, le saint-père vient de vous nommer peintre de sa chapelle...

SALVATOR.

Il se pourrait!... (Bruit et acclamations en dehors.)

BAMBOCCIO.

Et, tenez!... entendez-vous?... Tout le monde accourt pour vous complimenter. (La porte du fond s'ouvre à deux battants et donne entrée au cortège.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, QUATRE CAMÉRIERS DE LA COUR ROMAINE, suivis d'UN PAGE portant sur un coussin un parchemin revêtu d'un sceau de cire rouge. Ils sont accompagnés d'un cortège de SEIGNEURS, de BOURGEOIS et d'HOMMES DU PEUPLE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHŒUR.

Honneur, honneur à Salvator!

C'est la gloire de l'Italie!

Honneur, honneur à son génie,  
A ses pinceaux, divin trésor !

LES QUATRE CAMÉRIERS.

Le saint-père, apprenant votre retour à Rome,  
Et jaloux de fixer près de lui votre sort,  
Vient de signer ce bref, par lequel il vous nomme  
Son peintre, et vous l'envoie avec la rose d'or.

ENSEMBLE.

SALVATOR.

O jour béni des cieux !  
Amour, gloire, en ces lieux,  
Tout vient combler mes vœux !  
Mon cœur succombe à tant d'ivresse !

LORENZA.

O jour béni des cieux !  
Tu le rends à mes yeux  
Plus grand, plus glorieux ;  
Mon cœur est fier de sa tendresse !

CAPUZZI.

O jour béni des cieux !  
Joueur habile, heureux,  
Tout vient combler mes vœux !  
J'ai su gagner par mon adresse !

NICOLO, BAMBOCCIO ET LE CHOEUR.

O jour béni des cieux !  
Tout vient combler ses vœux ;  
En le voyant heureux,  
Chacun partage son ivresse.

SALVATOR, aux camériers.

Messieurs, d'une faveur si chère,  
D'un tel honneur je suis flatté.

LORENZA, à part.

Ah ! que de lui mon âme est fière !

SALVATOR, aux camériers.

Du titre glorieux que son choix me confère,  
Veuillez remercier pour moi Sa Sainteté.

CAPUZZI, vivement.

Pour nous, qui prenons part à cette dignité...

SALVATOR, BAMBOCCIO, NICOLO ET LES CAMÉRIERS.

Que dit-il?...

CAPUZZI.

Sans prévoir sa fortune subite,  
Mais, appréciateur du talent, du mérite,  
(Montrant Salvator.)

Pour mon neveu, je l'ai choisi.

(Mouvement de Salvator et de Lorenza.)

LE CHOEUR.

Honneur, honneur, au seigneur Capuzzi !

## SALVATOR ROSA.

CAPUZZI.

Merci, messieurs, merci!  
 Et pour répondre mieux à votre politesse,  
 Pour augmenter encor  
 La commune allégresse,  
 Je vous convie aux noces de ma nièce  
 Et de l'illustre Salvator.

SALVATOR, avec trouble.

O ciel!... moi! son époux!...

LORENZA, avec joie.

O ciel!... lui mon époux!...

ENSEMBLE.

LORENZA.

Ah! mon cœur n'ose y croire!  
 Qu'un tel sort semble doux!  
 Je partage sa gloire,  
 Il devient mon époux!

SALVATOR.

Ah! mon cœur n'ose y croire!  
 Qu'un tel sort serait doux!  
 Quoi! pour prix de ma gloire,  
 Je serais son époux!

CAPUZZI.

Rien ne manque à ma gloire,  
 Mon destin est bien doux!  
 J'ai gagné la victoire,  
 Il devient son époux!

NICOLO, BAMBOCCIO ET LE CHOEUR.

Quelle douce victoire!  
 C'en est fait, sort jaloux!  
 Rien ne manque à sa gloire,  
 Il devient son époux!

LORENZA.

Ah! mon oncle!...

CAPUZZI.

Il suffit! Cet hymen se fera  
 Demain, dans ma villa.

TOUS.

Viva! viva!

BAMBOCCIO.

Et fortune et génie,  
 Pour la première fois, marchent de compagnie.

CAPUZZI, donnant la main à Lorenza.  
 Allons tout préparer pour la cérémonie.

SALVATOR, à part.

Ah! puis-je renoncer au bonheur de ma vie!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! mon cœur n'ose y croire, etc.

(Capuzzi sort avec Lorenza et le cortège.)

## SCÈNE XIII.

SALVATOR, BAMBOCCIO, NICOLO.

NICOLO, gaiement à Salvator.

Eh bien, te voilà célèbre, te voilà riche!...

BAMBOCCIO.

Et bientôt, le mari d'une femme charmante!

NICOLO.

Tu dois être au comble de tes vœux?

SALVATOR, avec agitation et comme se parlant à lui-même.

La gloire... la fortune... le bonheur... je puis tout obtenir...  
Lorenza peut être à moi!...

NICOLO.

Certainement, puisqu'on te la donne.

BAMBOCCIO.

Puisque l'oncle consent.

SALVATOR, comme précédemment.

Mais lui?... Antonio?

BAMBOCCIO.

Hein?...

NICOLO.

Tu dis?...

SALVATOR, toujours à lui-même.

Antonio?... Eh! ne suis-je pas quitte envers lui... par dix années de soins, de dévouement?... Cette femme, je l'aimais, j'étais aimé d'elle avant qu'il la connût... mes droits l'emportent sur les siens...

NICOLO.

Eh bien, tu restes-là?... tu ne viens pas te réjouir?...

BAMBOCCIO.

En soupant avec nous?...

SALVATOR, toujours absorbé et sans les écouter.

Et quand le bonheur s'offre à moi... quand je puis voir se réaliser tous mes vœux, tous mes rêves... je pourrais hésiter? (Avec force.) Non!... non!... je n'hésite pas!... je... (En cet instant, on entend sonner le second coup de l'angélus, et l'orchestre joue en sourdine le motif du chœur de l'introduction. Salvator s'arrête avec émotion.) L'angélus!...

BAMBOCCIO.

Oui... le second coup de l'angélus qui sonne à Saint-Pierre...

SALVATOR, dans le plus grand trouble.

L'angélus... comme il y a dix ans... pendant cette nuit fatale...

NICOLO, l'observant et bas.

Qu'a-t-il donc ?...

SALVATOR, à lui-même.

Ah ! ce bruit me rappelle mon devoir, mes serments... La voix de ces cloches me crie que je n'ai pas le droit d'accepter ce mariage... Elle me crie, Antonio, que j'ai juré d'assurer ton bonheur ! (Avec désespoir.) Mais la perdre... la perdre... quand je suis aimé !... (Il tombe accablé sur un siège.)

NICOLO.

Ah ! mon Dieu !... est-ce qu'il se trouve mal ?...

BAMBOCCIO, désolé.

Au moment de souper !... C'est jouer de malheur !...

## ACTE TROISIÈME

La via Ripetta, au bord du Tibre ; au loin, le château Saint-Ange et la campagne de Rome ; au premier plan, à gauche, une osteria ; à droite, l'entrée de la villa Capuzzi, avec une madone dans une niche et une lampe qui brûle.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PAYSANS et PAYSANNES DU TRANSTÈVÈRE en habits de fête ; quelques paysans boivent à la porte de l'osteria, les autres sont en train de danser avec les jeunes filles.

### INTRODUCTION.

#### CHŒUR GÉNÉRAL.

Au son des guitares  
Et des tambourins,  
Dansons, Piféares  
Et Transtévérins !

#### LES JEUNES FILLES.

Aux plaisir fidèles,  
A nous, en ces lieux,  
Et les tarentelles  
Et les chants joyeux !

#### LES HOMMES.

Au plaisir fidèles,  
Buvons en ces lieux  
Le vin des tonnelles,  
Doux présent des cieux !



CHŒUR GÉNÉRAL.

Au son des guitares  
Et des tambourins,  
Dansons, Piférares  
Et Transtévérins!  
Chantons, Piférares,  
Nos plus gais refrains!

(On voit arriver, par le fond à droite, Nicolo, Bamboccio et les autres bateleurs chargés de leurs bagages; les danses s'arrêtent.)

LES PAYSANS.

Eh! mais, voici les bateleurs.

TOUS.

Les bateleurs!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, NICOLO, BAMBOCCIO et LES BATELEURS.

NICOLO.

Oui, c'est nous, braves gens, en habits de voyage.

BAMBOCCIO.

Les Romains sont peu connaisseurs.

NICOLO.

C'en est fait, nous plions bagage.

TOUS LES DEUX ENSEMBLE.

Pour chercher, s'il en est, de plus doux hôteliers,  
Et des cieux plus hospitaliers.

LES JEUNES FILLES.

Comment!... partir un jour de mariage!...

LES HOMMES.

Avant de monter en bateau,  
Vous prendrez bien un verre d'orviéto?

NICOLO.

Ma foi, vive la bonne aubaine!  
Je me sens plus léger quand j'ai la panse pleine.

BAMBOCCIO.

Avec le vin, point de façon!

NICOLO.

Nous acceptons!...

BAMBOCCIO.

Et, pour la peine,  
Je veux vous dire une chanson.

TOUS.

Il va nous dire une chanson!

BAMBOCCIO.

PREMIER COUPLET.

De ce pas leste et triomphant,  
Pourquoi, dis-moi, la belle enfant,

## SALVATOR ROSA.

Courir si vite?...  
 Où vas-tu donc, dès le matin?...  
 — Je vais trouver, mont Aventin,  
 Le vieil ermite.  
 Il sait, aux filles du canton,  
 Par une antienne,  
 Faire avoir des maris, dit-on,  
 Dans la quinzaine.  
 Ah! ah! ah! ah!  
 Le saint ermite que voilà!...  
 Ah! ah! ah! ah!  
 Faut-il croire à  
 Ce sorcier-là?...

## REPRISE EN CHOEUR.

Ah! ah! ah! ah!  
 Le saint ermite que voilà!  
 Faut-il croire à  
 Ce sorcier-là?...

## BAMBOCCIO.

## DEUXIÈME COUPLET.

Allez en paix!... dit Pepito;  
 Et puis, sautant dans son bateau,  
 Vite!... il s'esquive.  
 Du vieil ermite il prend l'habit,  
 La barbe blanche et l'air confit.  
 La belle arrive...  
 On ne sait rien; mais on prétend  
 Dans le village  
 Que Térésa dit, en sortant  
 De l'ermitage:  
 Ah! ah! ah! ah!  
 Le brave ermite que voilà!  
 Ah! ah! ah! ah!  
 On peut croire à  
 Ce sorcier-là!

## REPRISE DU CHOEUR.

Ah! ah! ah! ah!  
 Le brave ermite que voilà!  
 Ah! ah! ah! ah!  
 On peut croire à  
 Ce sorcier-là!

## LES PAYSANS.

Bravo!... ta chanson est plaisante.

NICOLO, tendant son verre.  
 Et votre vigne est excellente!

## TOUS.

Oui, buvons et dansons!  
 (Les danses recommencent.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Au son des guitares  
Et des tambourins,  
Dansons, Piférares  
Et Transtévérins !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAPUZZI, LORENZA, entrant suivis de DEUX VALETS.

CAPUZZI.

Comment!... déjà en train de boire et de danser?... (Aux paysans.) Allons, place! rangez-vous un peul...

TOUS, s'arrêtant et saluant.

Le signor Capuzzi...

NICOLO.

Avec la fiancée...

BAMBOCCIO.

Du grand, de l'illustre Salvator Rosa...

CAPUZZI.

Encore ces bateleurs!...

NICOLO.

Nous-mêmes... à votre service, signor...

BAMBOCCIO.

Si, pour divertir ses nobles invités, Sa Seigneurie daignait employer nos talents...

NICOLO.

Quoique sur notre départ...

BAMBOCCIO.

Et attendus à la cour d'un prince étranger...

NICOLO.

Nous consentirions à donner ici une représentation.

CAPUZZI.

Bien obligé!... J'en ai assez de vos représentations!... (Voyant des filles s'approcher de Lorenza avec des bouquets.) Eh bien!... qu'est-ce encore?... que voulez-vous?...

BAMBOCCIO.

Vous le voyez... ce sont des fleurs que, selon l'usage, on offre à la mariée...

CAPUZZI.

Oui, des fleurs!... (A part.) Pour avoir de l'argent... On donne un œuf pour avoir un bœuf...

LORENZA, prenant les fleurs.

Merci, mes amies!... Et comme je veux que mon bonheur profite à tout le monde, prenez ceci...

CAPUZZI, à part.

Voilà le bœuf!

LORENZA, leur donnant une bourse.  
Et fêtez aussi ce beau jour.

TOUS.

Vive la mariée !

CAPUZZI.

C'est bien, c'est bien, en voilà assez !

BAMBOCCIO à part.

Quel homme aimable !

NICOLO.

Allons là-dedans achever nos fioles...

TOUS, en sortant.

Vive la mariée !

CAPUZZI, avec humeur, les imitant.

Vive la mariée !... (A Lorenza.) Allons, nos amis, nos témoins ne peuvent tarder à arriver... Venez, Lorenza.

LORENZA.

Pardon ! mon oncle, mais, auparavant, je vous demanderai la permission de faire une prière aux pieds de cette sainte image... C'est un devoir dont je m'acquitte chaque fois que je viens ici... et auquel, aujourd'hui moins que jamais, je ne voudrais manquer.

CAPUZZI, doucement et embrassant sa nièce.

Soit !... Je te laisse... (Brusquement aux valets en les activant de sa canne.) Allons, marchez devant, vous autres ! (Capuzzi et les domestiques entrent à la villa.)

## SCÈNE IV.

LORENZA puis ANTONIO.

LORENZA, s'agenouillant aux pieds de la madone.

Douce patronne,

Reine des cieux,

Sainte madone,

Reçois mes vœux !...

(Paraît Antonio au fond ; il regarde de tous côtés.)

ANTONIO, parlé sur la musique, à part.

Personne encore ! Depuis une heure, je parcours ce rivage... et Salvator n'arrive pas !... (Apercevant Lorenza agenouillée.) Que vois-je ? Lorenza !...

LORENZA, se retournant et se relevant.

Antonio !...

ANTONIO.

Oui, moi, dont vous avez torturé le cœur, et qui, malgré votre trahison, vous aime encore !

LORENZA, à part.

Ah ! mon Dieu !... que lui dire ? comment le détromper ?..

DUO.

ANTONIO.

Hélas !... quand de vos yeux sur moi tombait la flamme,  
Hélas !... quand votre voix soudain me ravissait,  
L'espoir, comme un doux feu, pénétrait dans mon âme...  
Cruelle !... qui m'eût dit que l'on me trahissait ?

LORENZA, à part.

Hélas !... quand de ses yeux sur moi tombait la flamme,  
Hélas !... quand dans mon sein son amour se glissait,  
Un autre, avant ce jour, avait charmé mon âme ;  
C'est lui, lui seul alors que mon cœur trahissait !

LORENZA.

Écoutez-moi : Salvator, à Florence,  
M'avait aimée...

ANTONIO.

O ciel ! qu'ai-je entendu !...

A Florence !... C'est vous ?...

LORENZA.

Un départ imprévu

Nous sépara : je pleurais son absence.

Ignorant son destin, doutant de sa constance,  
Je tâchais d'oublier...

ANTONIO.

Ah ! je comprends.

LORENZA.

Hélas !

Un hasard malheureux vous jeta sur mes pas ;  
Je compris votre cœur, j'appris à le connaître,  
Et, de nouveau, le mien allait aimer peut-être. .

ANTONIO.

Grand Dieu !... serait-il vrai ?...

LORENZA.

Mais hier, à mes yeux,

Quand Salvator s'offrit et constant et fidèle ;

Quand je le vis si grand, si glorieux,  
Pouvais-je l'oublier pour une ardeur nouvelle ?

ANTONIO, amèrement.

Non !... non !... et c'est à moi d'être seul malheureux !

Sort cruel, sort barbare,

Tu viens frapper mon cœur !

Ici, tout nous sépare,

Plus d'espoir de bonheur !

Hélas ! dans ma souffrance,

Je dois, je veux partir...

Il n'est plus d'espérance,

Et je n'ai qu'à mourir !...

LORENZA.

Sort cruel, sort barbare,

Tu troubles mon bonheur !

Et son chagrin s'empare  
 Malgré moi de mon cœur !  
 L'aspect d'une souffrance  
 Que je ne puis guérir,  
 Du beau jour qui commence  
 Vient chasser le plaisir !

ANTONIO.

Cet amour, ce secret funeste,  
 M'ôte mon rêve le plus doux !

LORENZA.

Du moins, mon amitié vous reste ;  
 Je vous la donne, elle est à vous !

ANTONIO.

Votre amitié!... présent frivole !

LORENZA.

Et s'il vous faut un mot qui vous console,  
 Eh bien, sachez donc qu'aujourd'hui,  
 A vous serait mon cœur, s'il n'était pas à lui.

ENSEMBLE.

ANTONIO.

Sort cruel, sort barbare,  
 Tu viens frapper mon cœur !  
 Ici tout nous sépare ;  
 Plus d'espoir de bonheur !  
 Hélas ! dans ma souffrance,  
 Je dois, je veux partir ;  
 Il n'est plus d'espérance,  
 Et je n'ai qu'à mourir !

LORENZA.

Sort cruel, sort barbare,  
 Tu troubles mon bonheur !  
 Et son chagrin s'empare  
 Malgré moi de mon cœur !  
 L'aspect d'une souffrance  
 Que je ne puis guérir,  
 Du beau jour qui commence  
 Vient chasser le plaisir.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, sortant de la villa.

Signora, les témoins viennent d'arriver, et votre oncle vous attend pour les derniers apprêts du mariage.

ANTONIO.

Un mariage!... le vôtre ?

LORENZA.

Eh bien, oui!... Ce matin même, dans un instant, on doit célébrer notre union.

ANTONIO.

Et vous croyez que je la laisserai s'accomplir?...

LORENZA.

O ciel!... que dites-vous?...

ANTONIO.

Ah! rien qu'à cette pensée, ma jalousie, ma fureur se réveillent!... Que m'importe que Salvator vous ait aimée avant moi? Je vous aime autant, plus que lui, peut-être, et, moi vivant, il ne deviendra pas votre mari...

LORENZA.

O ciel! un duel!

ANTONIO.

Oui, un duel...

LORENZA, à part.

Que faire? quel parti prendre? (A Antonio.) Ah! de grâce, calmez-vous, renoncez à ce funeste projet!...

ANTONIO.

Y renoncer, moi?...

LORENZA, à part.

Ah! je parlerai à Salvator... A tout prix, j'empêcherai ce combat!... (Elle sort.)

## SCÈNE VI.

ANTONIO, puis SALVATOR.

ANTONIO, seul.

Oh! non, certes, ce mariage ne se fera pas!... Lui, l'épouser?... Jamais!...

SALVATOR, entrant.

Ah! te voilà, Antonio... Je te cherchais...

ANTONIO.

Et moi, je vous attends depuis longtemps déjà...

SALVATOR.

Tais-toi, malheureux!

ANTONIO.

Ce lieu est mal choisi... On pourrait nous entendre... Venez, éloignons-nous.

SALVATOR.

Écoute-moi... Tu ne sais pas...

ANTONIO.

Je sais tout... je viens de la voir..

SALVATOR.

La voir!... Et qui donc?...

ANTONIO.

Lorenza... votre fiancée...

SALVATOR.

Antonio, écoute-moi, je t'en supplie... Ce mariage qui te désespère ne se fera pas.

ANTONIO.

Ruse !... mensonge !

SALVATOR.

Il ne se fera pas, je te le jure par notre amitié...

ANTONIO.

Je ne vous crois pas !

SALVATOR.

Eh bien... eh bien, par la mémoire de ton père...

ANTONIO, ému.

Mon père !...

SALVATOR.

Je te demande une heure... une heure seulement... et si, dans une heure, je n'ai pas tenu ma promesse... eh bien, nous nous battons.

ANTONIO.

Vous le jurez ?

SALVATOR.

Je le jure !

ANTONIO.

C'est bien... j'attendrai !... Dans une heure !...

SALVATOR.

Dans une heure !... (Antonio sort.)

## SCÈNE VII.

SALVATOR, seul.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ah ! pour jamais, céleste flamme,  
 Rêves de joie et de bonheur  
 Qui si souvent charmez mon âme,  
 Éteignez-vous, là, dans mon cœur !  
 A mon courage ils pourront croire,  
 Lorsque j'aurai sacrifié  
 Au dévouement jusqu'à ma gloire,  
 Et mon amour à l'amitié !

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsque aveuglé par la colère,  
 Dans un combat que je maudis,  
 Mon bras, hélas ! frappa le père,  
 J'ai fait serment d'aimer le fils.



Présent encore à ma mémoire,  
 Mon crime doit être expié ;  
 Pour son bonheur donnons ma gloire,  
 Et mon amour pour l'amitié!

Allons, accomplissons le sacrifice !... (Il tire un calepin de sa poche, en déchire un feuillet et écrit : « Je donne au signor Capuzzi « ma galerie de tableaux, à la condition qu'il consentira au « mariage d'Antonio et de Lorenza. »

LORENZA, en dehors, dans la villa.

Oui... oui... je reviens...

SALVATOR.

C'est elle !... A mon rôle !... (Il entre dans l'hôtellerie.)

### SCÈNE VIII.

LORENZA, seule, venant de la villa.

Oui... oui, j'empêcherai ce duel... je verrai Salvator !... Mais qui peut le retenir ?... D'où vient qu'il n'a pas encore paru ?... Aurait-il rencontré son rival ?... seraient-ils allés se battre ?... Ah ! je tremble... pour lui .. pour Antonio... déjà si à plaindre, si malheureux !... (On entend dans l'osteria des cris joyeux, parmi lesquels on distingue la voix de Salvator.) Est-ce une illusion ? Il me semble reconnaître la voix de Salvator... Lui... dans un pareil lieu... parmi ces bateleurs... quand on l'attend pour notre mariage !... Oh ! c'est impossible !... Je me trompe, sans doute... (Voyant paraître Salvator.) C'est lui !... Ah ! (Elle remonte et observe à l'écart.)

### SCÈNE IX.

LORENZA, SALVATOR, NICOLO, BAMBOCCIO. Chacun d'eux a une fiole à la main, Nicolo et Bamboccio sont dans une demi-ivresse.

QUATUOR.

SALVATOR, NICOLO ET BAMBOCCIO, très-gaiement.

Emplissons nos cœurs et nos verres !

Sans amours,

Les jours

Sont trop lourds !

Loin de nous les censeurs sévères,

Et buvons

Aux sons

Des chansons !

LORENZA, à part.

O ciel !... ô surprise nouvelle !

## SALVATOR ROSA.

SALVATOR, à part.  
C'est Lorenza! c'est elle!  
N'hésitons pas!...

(Haut et feignant l'ivresse.)

Hé! tavernier, du vin!

NICOLO.

Tu parles d'or, mon fils!... Admire la rencontre,  
Et comme en un seul mot notre amitié se montre  
J'allais donner cet ordre à ce vil Philistin...

REPRISE ENSEMBLE.

Emplissons nos cœurs et nos verres!

Sans amours,

Les jours

Sont trop lourds!

Nargue ici des discours sévères,

Et buvons

Aux sons

Des chansous!

LORENZA, à part.

Quoi! Salvator en telle compagnie!...

SALVATOR.

De profundis!... Je me marie,

Mes bons amis. Ah' quel tourment!

Priez pour moi!... Je vous convie

A mon enterrement!...

LORENZA, à part.

Grand Dieu!...

SALVATOR.

Buvons à plein verre

Cette liqueur d'or!

Avant d'être en terre,

Il faut boire encor!

ENSEMBLE.

NICOLO ET BAMBOCCIO.

Buvons à plein verre

Cette liqueur d'or!

Avant d'être en terre,

Il faut boire encor!

LORENZA, à part.

Ce n'est point un rêve,

C'est lui!... Salvator!

Cet instant m'enlève

Mes doux songes d'or.

SALVATOR, à part.

Adieu ton doux rêve,

Pauvre Salvator!

Voilà qui t'enlève

Ton plus cher trésor!

(Reprenant sa voix avinée.)

De profundis!... je me marie!

Jeunes beautés, troupeau charmant,  
 Priez pour moi! je vous convie  
 A mon enterrement!

(Très-gaiement.)

Charmantes idoles,  
 Aux ceintures d'or,  
 Venez, beautés folles,  
 Et rions encor!

ENSEMBLE.

NICOLO ET BAMBOCCIO.  
 Charmantes idoles  
 Aux ceintures d'or,  
 Venez, beautés folles,  
 Et rions encor!

LORENZA, à part.  
 Ce n'est point un rêve,  
 C'est lui!... Salvator!  
 Cet instant m'enlève  
 Mes doux songes d'or!

SALVATOR, à part.  
 Adieu ton beau rêve,  
 Pauvre Salvator!  
 Voilà qui l'enlève  
 Ton plus cher trésor!

LORENZA, à part.

Fuyons!

SALVATOR, feignant la surprise.  
 Lorenza!

BAMBOCCIO.

La future!...

NICOLO.

Elle est charmante, je te jure...

BAMBOCCIO.

Je veux, en trois roucoulements,  
 Lui présenter nos compliments.

NICOLO.

Bast!... un baiser sur cette main blanchette  
 Vaudrait mieux que ta chansonnette;

Et, sans façon, je vais...

SALVATOR, levant sa fiote.

Drôle! un seul pas de plus, je te brise la tête!

NICOLO.

La! la! ne brisons rien!

LORENZA, à part.

Ah! je le reconnais!

SALVATOR, gaiement.

Pour une belle,  
 Pas de querelle,

Buvons plutôt à ses attraits!

NICOLO ET BAMBOCCIO.

A la bonne heure!... à ses attraits!

LORENZA, à Salvator.  
Ne buvez plus, je vous supplie...

SALVATOR.

Buvons encor, buvons toujours,  
A cette main blanche et jolie...

(Lorenza retire sa main.)

A ces yeux faits pour les amours...  
(Il veut l'embrasser.)

LORENZA, se dégageant, avec mépris.  
Ah ! laissez-moi !...

SALVATOR.

Tu fais la prude ?

NICOLO.

La prude !

BAMBOCCIO.

La prude ! !

Ah ! madame, en trouver n'est pas notre habitude.

SALVATOR.

Suis-je pas aujourd'hui votre maître et seigneur ?  
Un baiser, je le veux !...

LORENZA.

Vous me faites horreur !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ce n'est point un rêve,

C'est lui... Salvator !

Cet instant m'enlève

Mes doux songes d'or !...

SALVATOR, à part.

Adieu ton doux rêve,

Pauvre Salvator !...

Voilà qui t'enlève

Ton plus cher trésor !

SALVATOR, s'avancant encore près de Lorenza.  
Par tous les diables !... il faudra bien que je t'embrasse !...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, ANTONIO.

ANTONIO, s'élançant entre eux et repoussant Salvator.  
Misérable !

TOUS.

Antonio !

ANTONIO.

Est-ce là ce que tu m'avais juré ? (Tirant son épée.)

LORENZA, à Antonio.

Arrêtez !... Vous n'avez plus de rival. — L'amour que  
j'avais pour lui vient de s'éteindre pour jamais dans mon  
cœur.

ANTONIO.

Serait-il vrai !... (Regardant tour à tour Salvator et Lorenza.) Mais comment ?... par quel prodige ?

SALVATOR, lui prenant la main et bas.

Silence !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CAPUZZI, sortant de la villa et suivi par LES TÉMOINS, LES PERSONNES INVITÉES AU MARIAGE, TRANSTÉVÉRINS et BATELEURS, sortant de l'osteria.

CAPUZZI.

Allons, maître Salvator, tout est prêt; le contrat n'attend plus que votre signature et celle de votre fiancée. Venez !...

LORENZA.

C'est inutile... je ne signerai pas !...

CAPUZZI.

Qu'entends-je ?

LORENZA.

Ce mariage est impossible... rien ne pourra m'y contraindre !

CAPUZZI.

Grand Dieu ! et mes tableaux ?

SALVATOR, feignant toujours l'ivresse.

Demandez-les à Antonio, car c'est à lui que je les donne !

ANTONIO.

A moi ?...

CAPUZZI.

Comment !

SALVATOR.

Lisez ! (Il lui donne un papier.)

CAPUZZI, lisant.

Que vois-je !... (Allant à Antonio.) Ce cher Antonio !...

SALVATOR.

Et maintenant, adieu !

ANTONIO, à Salvator.

Comment ! tu pars ?

SALVATOR, affectant l'ivresse.

Oui, je reprends ma vie nomade, ma vie d'artiste et de bohème !

CAPUZZI.

Quand la gloire vous attend ?

SALVATOR.

Bah !... la gloire... l'amour, fumée que tout cela !

## SALVATOR ROSA.

FINALE.

CHŒUR.

Partir en ce moment !  
Étrange événement !

SALVATOR.

Quittant sans cesse  
Ville ou maîtresse,  
Libre et content,  
Sans lourd bagage,  
Dans son voyage,  
On va chantant :

Tra la la la la !  
Quel sort vaut celui-là !

(Salvator fait un dernier signe d'adieu à Antonio, et se dirige vers le fond avec les bohémiens ; les Transtévérins agitent leurs chapeaux en criant : « Vive Salvator ! » Le rideau baisse.)

FIN.